

Lorsque, après avoir longuement hésité, pris peur, renoncé, enfin je rassemblai mes forces pour demander à ma mère, dont la lucidité peu à peu s'en allait, si elle se rappelait certaine scène encore douloureuse à mon cœur d'adulte, elle me fixa d'un œil éberlué, offensé, rempli d'indignation vertueuse puis, se reprenant, me répondit doucement, comme on parle à quelqu'un de très âgé après avoir compris qu'il n'a pas tenu intentionnellement d'aussi absurdes propos, que ce que j'évoquais non seulement ne s'était pas produit mais ne pouvait en aucun cas s'être produit. Mon père dont je n'avais aucun souvenir ni du visage ni de la voix et dont ma mémoire d'enfant n'avait conservé qu'une forme haute, vaste, éminente et sombre, ne pouvait avoir quitté l'appartement en cette année 1969, ne pouvait avoir laissé, porte refermée derrière lui, la femme en pleurs que je revoyais confusément mais dont les sanglots, la détresse dans la minuscule entrée du logement modeste avaient toujours eu pour moi les accents affolants d'un souvenir certain, mon père ne pouvait l'avoir abandonnée, soutenait ma mère, puisque, au premier mois de cette année-là, elle-même s'en était allée vivre avec un autre homme, un certain Denis qui avait accueilli avec la plus grande bonté la toute jeune enfant que j'étais alors. C'est elle, affirmait ma mère à l'esprit chancelant, qui avait quitté mon père, non l'inverse. Et comment se faisait-il, murmurait-elle d'une voix tantôt accusatrice tantôt déçue selon que le jour l'avait vue se lever pleine de vigueur ou faible et languissante, que je n'eusse gardé, moi, aucun souvenir de ce Denis exceptionnellement aimable et juste ? Denis, employé au ménage d'une école primaire de Malakoff où ma mère avait remplacé pour quelques mois l'institutrice de CM1, avait d'emblée accepté, une fois amoureux de ma mère, même envoûté me dirait celle-ci avec une sorte de modestie embarrassée, d'apprendre à m'aimer [...]

Marie NDiaye, *Le bon Denis*, publié en avant-première dans AOC (Analyse, Opinion, Critique) du 27 mars 2022

Remarque générale

Il faudra être très attentif à la structure : les phrases sont longues, en particulier les deux premières (1-5 et 5-15). Il ne s'agit pas de perdre des éléments en route, et il ne s'agit pas non plus de s'engager dans des imbrications hasardeuses, incompréhensibles. Chaque langue possède son mode de fonctionnement, et, une fois que l'on a bien identifié les relations entre les différentes propositions, il suffit de se plier aux nécessités de la langue d'arrivée. Une certaine complexité de la langue de départ ne signifie pas nécessairement opacité, la

complexité peut être parfaitement claire. Il convient donc de parvenir au même résultat dans la langue d'arrivée, avec ses moyens spécifiques.

Avant de s'engager dans la traduction de ce texte, il serait bon de s'assurer que l'on emporte le bagage nécessaire :

- Expression de l'antériorité et de la postériorité
- Les propositions temporelles, emploi de *wenn* et *als*
- Les propositions infinitives
- Les propositions complétives
- L'interrogation et le discours indirects
- La manière de rendre les participes présents ou passés, voire certains adjectifs selon leur fonction dans l'ensemble de la phrase
- L'expression de la comparaison
- La traduction du français *dont*, selon le terme auquel il est attaché
- Il n'est certainement pas inutile de revoir, en français, l'emploi du subjonctif imparfait (18, *que je n'eusse gardé*)

Analyse détaillée

(Cette analyse concerne le lexique, car il est inutile de revenir ici sur les faits de grammaire évoqués plus haut, et qui concernent l'ensemble du texte.)

1-7

- Il faut bien cerner la valeur, ici, du verbe renoncer. Ne pas confondre *verzichten auf* (+ Acc) et *aufgeben* (a-e ; i), ce sont des sens et des applications différents.
- Qu'est-ce que la *lucidité* dont il est question ici ? La suite du texte nous renseigne. On ne peut traduire que globalement l'idée de la *lucidité* qui s'en va, en évitant les termes trop spécifiquement médicaux, tel *das Wahrnehmungsvermögen*, employé à propos de la maladie d'Alzheimer (Demenz), et qui ne serait pas du tout adapté à ce contexte.
- Est-il possible, et plausible, de fabriquer un nom composé pour le cœur d'adulte ? S'agit-il d'un *cœur d'adulte* comme d'une *porte d'entrée* (*die Haustür*), d'un gâteau d'anniversaire (*die Geburtstagstorte*) ou des *portes du ciel* (*das Himmelstor*) ? La traduction n'est pas un travail en apesanteur, elle ne peut qu'être l'aboutissement d'une réflexion sur un **ensemble**.

- ⊕ Qui ne connaît pas le sens du français *éberlué* peut s'appuyer sur l'ensemble du texte pour le déduire.
- ⊕ Sens du verbe *évoquer* ?
- ⊕ Ne pouvait en aucun cas s'être produit : Verbalkomplexe, Duden, &679-684. Auch Pons, *Die deutsche Grammatik*, S. 457.

7-15

- ⊕ Après le *cœur d'adulte*, voici la *mémoire d'enfant*.
- ⊕ Pour la *forme haute*, on peut relire la chanson de Gretchen, dans le Faust de Goethe, *Meine Ruh ist hin, mein Herz ist schwer...*
- ⊕ Qu'est-ce que cette *forme éminente* ? Se rappeler que le père est vu par les yeux d'une enfant.
- ⊕ Attention au sens un peu (un peu seulement) particulier du verbe *soutenir* en français.
- ⊕ Qu'y a-t-il dans *s'en aller vivre avec quelqu'un* ?
- ⊕ Comment rendre le mot *enfant* lorsqu'il est employé au féminin ? Le choix est limité à deux neutres, *das Kind*, dont le sexe n'est pas déterminé, et *das Mädchen*.

15-19

- ⊕ Avant de trouver un terme pour l'adjectif *accusatrice* – c'est toujours la même question – il faut savoir ce que l'on choisira pour la *voix*.
- ⊕ *Selon que le jour l'avait vue se lever...* : ne peut être évidemment traduit que globalement.

1-22

- ⊕ *Employé au ménage* : on connaît *die Putzfrau*, *die Reinmachefrau*, *die Raumpflegerin*. Ce type d'activité fut longtemps assuré par des femmes.
- ⊕ *Remplacer*, dans ce type de contexte (remplacer des collègues absents), n'est pas la même chose que remplacer par une autre la pièce défaillante d'un moteur, il s'agit de venir à la place de quelqu'un, de le représenter pour une durée déterminée ou indéterminée.

Lecture

GRETCHENS STUBE
GRETCHEN am Spinnrade allein

Meine Ruh' ist hin, Mein Herz ist schwer; Ich finde sie nimmer Und nimmermehr.	Sein hoher Gang, Sein' edle Gestalt, Seines Mundes Lächeln, Seiner Augen Gewalt,
Wo ich ihn nicht hab' Ist mir das Grab, Die ganze Welt Ist mir vergällt.	Und seiner Rede Zauberfluß, Sein Händedruck, Und ach sein Kuß!
Mein armer Kopf Ist mir verrückt, Mein armer Sinn Ist mir zerstückt.	Meine Ruh' ist hin, Mein Herz ist schwer, Ich finde sie nimmer Und nimmermehr.
Meine Ruh' ist hin, Mein Herz ist schwer; Ich finde sie nimmer Und nimmermehr.	Mein Busen drängt Sich nach ihm hin. Ach dürft ich fassen Und halten ihn,
Nach ihm nur schau' ich Zum Fenster hinaus, Nach ihm nur geh' ich Aus dem Haus.	Und küssen ihn, So wie ich wollt', An seinen Küssen Vergehen sollt'

Goethe, „Faust. Der Tragödie erster Teil“

Proposition de traduction

Als ich mir endlich, nach langem Zögern und Bangen, und nachdem ich schließlich aufgegeben hatte, ein Herz fasste¹, um meine Mutter, die immer seltener klare Momente hatte, zu fragen, ob sie sich an eine bestimmte Szene erinnere, die mich, inzwischen erwachsene², immer noch bedrückte, starrte sie mich verdutzt und beleidigt an, voller moralischer Empörung, bevor sie sich dann wieder fasste und mir sanftmütig antwortete, wie man einem sehr alten Menschen zuredet, wenn man einmal verstanden hat, dass er nicht absichtlich so sinnloses Zeug geredet hat, dass das, worauf ich hingewiesen hätte, nicht nur nicht stattgefunden habe, sondern auch keinesfalls habe stattfinden können. Mein Vater, den ich überhaupt nicht mehr in Erinnerung hatte, weder sein Gesicht noch seine Stimme, und von dem mein kindliches Gedächtnis nur eine hohe, breite, überragende und dunkle Gestalt behalten³ hatte, könne unmöglich in diesem Jahr 1969 aus der Wohnung weggezogen sein und könne unmöglich, nachdem er die Tür hinter sich zugemacht hatte, die in Tränen aufgelöste Frau verlassen haben, die ich nur dunkel vor Augen hatte, deren Schluchzen aber und deren Not im winzigen Flur unserer bescheidenen Wohnung immer wie die beängstigenden Töne⁴ einer sicheren Erinnerung in mir geblieben waren, nein, mein Vater könne sie nicht verlassen haben, behauptete meine Mutter, denn sie war es, die im ersten Monat jenes Jahres zu einem anderen Mann gezogen sei, einem gewissen Denis, der sich höchst gutmütig des kleinen Mädchens angenommen habe, das ich damals gewesen sei. Sie war es, so meine Mutter, die meinen Vater verlassen habe, nicht umgekehrt. Wie sei es denn möglich, sagte sie leise mit bald anklagender, bald enttäuschter Stimme, je nachdem, ob sie an dem Tag voller Energie oder schwach und niedergeschlagen⁵ aufgestanden war, dass gerade ich keine Erinnerung an diesen

¹ *Als ich endlich, ..., all meinen Mut zusammennahm / Als ich endlich, ..., Mut fasste.* On pourrait aussi employer le verbe *sich durchringen (a-u)*, mais attention à la construction : *Als ich mich endlich, ... [dazu] durchrang, meine Mutter, ..., zu fragen, ...*

² *inzwischen / nun als Erwachsene / im Erwachsenenalter.*

³ *aufbewahrt.*

⁴ *die Angst einjagenden Töne*

⁵ *mutlos.*

außerordentlich freundlichen und gerechten Denis hätte? Denis, der Putzmann⁶ in einer Grundschule von Malakoff gewesen sei, wo meine Mutter für ein paar Monate die Lehrerin der 3. Klasse vertreten habe, habe sofort akzeptiert, nachdem er sich in meine Mutter verliebt habe⁷, ja von ihr bezaubert gewesen sei, mich lieben zu lernen [...]

Marie NDiaye, „Der gute Denis“
(Vorabdruck in: AOC)

⁶ *Raumpfleger* – mais l’emploi de ce terme est un peu trop « technique ». On pourrait aussi s’appuyer sur le verbe : *der in einer Grundschule von Malakoff geputzt habe, wo ...*

Malakoff est une commune de la banlieue sud de Paris.

⁷ On pourrait pour ce verbe, dans la mesure où l’ensemble est clair et où l’on comprend bien qu’il s’agit d’une référence aux propos de la mère, choisir le plus-que-parfait : *nachdem er sich in meine Mutter verliebt hatte*.